

LE NOUVEAU LIVRE D'ANDRÉ GIDE "Paris"

21 janv. 44
"ATTENDU QUE..."

Paris 21 janv. 44
Nous avons attendu avec impatience le dernier ouvrage d'André Gide. Celui qu'il nous offre aujourd'hui n'en est pas un dans le sens qu'on a convenu de donner aux œuvres littéraires: un titre sur la couverture et, à l'intérieur, la justification de ce titre, de la première à la dernière page, le tout formant unité, soit par l'intrigue quand il s'agit d'un roman, ou par l'exposé d'un système philosophique. « Attendu que... » est la publication en volume de chroniques et articles divers, entre autres les « Interview Imaginaires », parues au « Figaro » dans les années 41-42, le tout augmenté de quelques pages « d'appoint et de soutien ». Mais, pour la plupart d'entre nous, tout cela est de l'inédit, et notre joie d'apaiser enfin cet appétit de belles lettres, longtemps contenu est grande, quelle que soit la forme de « nourriture » que Gide nous propose, car c'est du Gide tout de même.

Qu'il veuille nous entraîner à sa suite dans la critique de Chardonne, dans ses considérations sur la poésie, sur la foi, sur le théâtre de Goethe, ou sur la meilleure façon de jouer Phèdre, la langue qu'il emploie pour exprimer ses idées n'est pas moins la langue de Gide, d'une pureté à peine égale. On ne peut s'empêcher à la goûter, de penser à celle de Racine et de Voltaire. Et ses jugements affrontent avec élégance ce qui paraît presque impossible à saisir et à restituer. Vous ne sentez ni arrêt, ni effort; il poursuit son chemin d'une marche égale. Par conséquent c'est le lecteur qui s'arrête, et découvre avec ravissement que l'obstacle est franchi, que l'inexprimable s'est changé en une vérité claire et simple, la vérité gidiennne. Aussi a-t-on dit de lui qu'il aurait pu être le plus grand critique de tous les temps, mais que, étant créateur par excellence, il ne peut s'empêcher de créer, même en parlant des œuvres d'autrui.

Nous n'aurons pas la prétention de juger ici cet écrivain qui, pour Paul Valéry, en 1927, déjà, se classait parmi « les auteurs les plus importants de la littérature actuelle ». Gide appartient à la France, et son livre, que nous avons la bonne fortune de lire, doit être pour nous comme une halte bienheureuse sur ce chemin aride en œuvres littéraires que nous parcourons, momentanément isolés de la France. C'est comme un message venu d'elle, à travers les pérégrinations de ce grand voyageur, que les événements ont, pour notre bonheur, retenus parmi nous.

Au surplus, en matière de critique, prononcer, juger et décider ne paraissent la chose la plus difficile et la plus terrible qui soit au monde. J'estime que le respect qu'on doit à un écrivain tel que Gide exige qu'on s'en tienne, selon le conseil de Remy de Gourmond, à la façon dont il associe et dissocie ses idées. Sans doute il y a les éléments qu'on rejette et ceux qu'on assimile, mais on ne s'en aperçoit qu'à la longue.

Ce dont on se rend compte immédiatement, surtout dans un livre ainsi composé d'éléments divers, c'est la préférence que le lecteur ne peut s'empêcher de donner à telle ou telle partie suivant ses goûts propres, sa formation ou son tempérament. Pour moi qui ai vu et revu Pédère, toujours en spectateur, il me sied peu de savoir comment l'actrice doit s'y prendre pour bien jouer son rôle ; ce qui m'importe, c'est d'être satisfait du jeu. Exactement comme il me plairait d'être bien chaussé sans aller, pour cela, lire le manuel du parfait cordonnier. Il ne reste pas moins qu'on pardonne à Gide cette petite vanité de vouloir nous montrer son universalité, en égard à l'originalité de ses remarques.

Le même sentiment, plus compréhensible déjà, le mène à parler de métrique avec une technicité, il est vrai, que bien des poètes lui envieraient. Mais il convient lui-même qu'il y a loin entre la technique et l'art, et qu'on trouve souvent plus de poésie chez certains prosateurs comme chez Châteaubriant, par exemple, quand il contemple les flots et admire.

la molle intumescence des vagues tandis que, malicieux, il constate chez beaucoup de poètes :

la molle intumescence du vague.

Il s'émeut de la situation des jeunes poètes actuels, dont un représentant se plaint à lui que la Lyre soit brisée, parce que « sur les cordes trop tendues, les aînés ont tiré en tous sens ».

— Heureux, lui répond-il, les poètes naissant au temps d'une nouvelle aurore, qui doivent tendre à neuf les cordes sonores, pour des accords jusqu'alors inouïs.

Dès qu'il parle de la génération qui monte, cet homme « qui se hâte » sait s'arrêter. Il se penche avec sollicitude sur ceux que « présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu se fortifier dans la retraite et le silence ». Et il sent de son cœur affluer à ses lèvres « une incertaine et tremblante prière : « Patientez, patientez encore, votre heure viendra, futures valeurs de la France... une ardente prière pour vous qui parlerez, quand peut-être je ne serai plus là pour vous entendre. Je ne pourrai plus vous entendre, mais c'est pourtant vous que j'attends ».

Avant de le relire, on se hâte de lire « Attends que... », curieux que l'on est de reconnaître le comportement de l'auteur envers la tourmente du temps que nous vivons. Il a pris soin lui-même de nous avertir, dès l'abord, de ce que « ces pages se ressentent du temps de guerre et du poids de l'occupation qui, plus ou moins, inclinait alors les esprits ». Mais, quand on connaît Gide et les merveilleuses ressources de sa langue, on se complait à lire entre les lignes, et on s'aperçoit parfois qu'il n'est point nécessaire de chercher si loin pour y découvrir cer-

taines critiques assez clairement exprimées, que la censure vichyssoise n'a pas même comprises, sans doute.

Dans l'un des « Interview Imaginaires », l'interlocuteur dit :

« — De cruels revers ont brassé notre nation. La communion dans le malheur, et puis dans l'espérance, fait frémir en chacun de nous, une âme indivise.

« — S'il m'est permis de parler franc, je crois, dit Gide, que cette sorte d'unification des esprits, que l'on admire, reste beaucoup plus apparente que réelle, beaucoup plus souhaitée qu'obtenue. Bien que touchés par un malheur commun, les Français restent, autant que jamais, partagés... »

Plus loin... le 17 décembre 1941 :

« L'Interviewer : — Heureusement commencent à poindre de rassurantes lueurs.

« A. Gide. — Vous songez à celles de la Révolution Nationale ? Dans un tunnel l'éclairage artificiel fait de son mieux. Avant de retrouver le vrai jour, je crains qu'il ne nous faille enfoncer bien plus avant encore dans les ténèbres. En attendant, gardons espoir ».

Parfois, ce sont des silences voulus, mais combien éloquentes eux aussi.

Quelle lumineuse explication il donne au monde étonné de voir la France qu'il admire, et qu'il aime, réagir si peu et se laisser conduire par des hommes de valeur douteuse !

« On commettrait, dit-il, une grave erreur en jugeant la France, en jugeant sa réelle valeur par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. Dans un vase très secoué, comme nous venons de l'être, ce sont les éléments les plus légers qui, d'abord, viennent à la surface, non les meilleurs ».

Il parle sans doute littérature, en lançant cette magnifique apostrophe ; mais, à travers sa critique littéraire, ne fait-il pas de la critique tout court ?

Et quand il dit : « Opprimer, c'est comprimer », et, immédiatement après : « Nous parlons littérature, n'est-ce pas ?... » Je crois que c'est pour bien nous montrer que ce n'est point du tout de littérature qu'il s'agit.

Mais on ne finirait pas de cueillir les fleurs de ce magnifique jardin qu'est tout l'ouvrage d'André Gide, pour en faire des bouquets de toutes les nuances, de tous les parfums. C'est un livre qu'il faut lire, relire et méditer... si vous pouvez encore vous le procurer.

S. DE MAGNE.